Présentation La sociabilité littéraire

Pierre Rajotte

Volume 27, numéro 2 (80), hiver 2002

La sociabilité littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/290051ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/290051ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rajotte, P. (2002). Présentation : la sociabilité littéraire. *Voix et Images*, 27(2), 193–195. <https://doi.org/10.7202/290051ar>

Présentation

La sociabilité littéraire

Pierre Rajotte, Université de Sherbrooke

La théorie du champ littéraire élaborée par le sociologue Pierre Bourdieu a réactualisé la question des relations entre les textes littéraires et les institutions ou agents sociaux qui les mettent en œuvre. Elle a par le fait même suscité, en histoire littéraire, un intérêt certain pour ce qu'Alain Viala appelle « les institutions de la vie littéraire », et notamment pour des pratiques associatives comme les académies, les cercles, les salons, les cénacles, etc. « dont la "raison sociale" consiste à réguler la praxis littéraire, et l'ensemble des valeurs et "usages" qui codifient cette praxis¹ ».

Le présent dossier s'intéresse précisément à certains modes de socialisation des écrivaines et des écrivains québécois. Tantôt communautés d'intérêts, de projets et d'affinités, tantôt alliances éphémères, tantôt académies officielles, tantôt cénacles informels, tantôt réseaux de correspondants, tantôt cercles associés à une revue littéraire, ces pratiques associatives prennent de multiples formes, mais chacune illustre à sa façon comment les agents du champ littéraire entrent en interaction afin de s'informer et de se former mutuellement, afin d'établir des solidarités et d'exercer une influence sur la production, la diffusion ou la réception de la littérature.

Dans mon article, j'aborde la question de la relation entre le champ du pouvoir politique et le champ littéraire telle qu'on peut l'observer à travers les principales associations publiques au Québec du XVIII^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle. Il s'agit de mettre au jour des ressorts internes de fonctionnement et, surtout, d'évolution qui font succéder des structures de sociabilité elles-mêmes influencées par des rapports de force propres à la constitution de l'espace public littéraire au Québec. Trois étapes retiennent plus particulièrement mon attention : l'usage public de la raison et la valorisation du champ intellectuel au lendemain de la Conquête, la formation de l'opinion publique et la valorisation du champ littéraire dans la seconde moitié du XIX^e siècle et, finalement, la reconnaissance d'une légitimité littéraire fondée sur un principe de compétence à la fin du XIX^e siècle.

1. Alain Viala et Georges Molinié, *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1993, p. 206.

Manon Brunet s'intéresse à quelques-unes des difficultés associées à l'analyse des activités d'un réseau littéraire qui a marqué la seconde moitié du XIX^e siècle au Québec. À partir de la correspondance de l'écrivain Henri-Raymond Casgrain, elle tente de délimiter le territoire du réseau de ce dernier, d'en saisir l'influence et le fonctionnement, de cerner les motivations et les lieux d'activité que partagent réellement ses membres, et de distinguer les pratiques proprement littéraires parmi les multiples activités auxquelles s'adonnent ces écrivains. L'étude de cette correspondance et de l'important réseau qui la sous-tend ouvre la porte à de nouvelles interprétations sur toute une période fortement étiquetée de notre histoire littéraire. Elle montre entre autres, contre toute attente, que «la pensée libérale est omniprésente dans le réseau de Casgrain».

Pour sa part, Chantal Savoie brosse un panorama des associations formelles des femmes de lettres montréalaises au tournant du XX^e siècle. Plus précisément, elle tente de comprendre «comment germe dans ces groupements une mutation significative dans la vie intellectuelle des femmes, la conquête de l'espace public». Si, au XIX^e siècle, les salonnières font d'un espace privé un lieu de relations publiques qui favorise les interactions entre les hommes politiques et les écrivains, au début du XX^e siècle les femmes de lettres préfèrent se regrouper au sein d'associations publiques comme Le Conseil national des femmes du Canada et la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, et établissent des réseaux à travers la naissance et le développement de périodiques féminins. Faute de «pouvoir» se réunir sous une bannière proprement littéraire, elles y parviennent au nom de valeurs caritatives, éducatives et nationalistes.

Josée Vincent traite, quant à elle, des projets de promotion du livre et de la littérature menés par la Société des écrivains canadiens, de 1936 à 1960. Car si cette association professionnelle a été reconnue pour la publication de son *Bulletin bibliographique*, l'histoire littéraire a peut-être oublié le rôle majeur qu'elle a joué en orchestrant plusieurs autres activités: expositions et salons du livre, concours, réceptions, etc. Grâce aux relations qu'elle a entretenues avec de multiples associations étrangères, la Société a aussi permis à certains écrivains d'ici d'être diffusés au-delà des frontières du Québec. Ainsi, cet organisme a non seulement contribué à créer des lieux de rencontres et d'échanges entre les auteurs, il a surtout tenté de jeter un pont entre les écrivains et leur public.

Christine Tellier montre le rôle de formation exercé dans les années 1940 et 1950 au Québec par des associations de jeunes scouts communément appelées «clans routiers». Elle porte plus particulièrement son attention sur les petites revues issues de ces mouvements de jeunes, et notamment sur *Le Godillot* et *La Galette* qui ont permis à des auteurs comme Gaston Miron et Olivier Marchand de s'initier entre autres aux rudiments de l'édition. Lieux de formation, d'expérimentation, de rencontres et

d'échanges, ces petites revues ont servi de banc d'essai pour plusieurs jeunes qui sont devenus par la suite journalistes ou écrivains, mais surtout elles ont contribué à la constitution d'un important réseau d'amis, soit celui des futurs fondateurs des éditions de l'Hexagone en 1953.

Enfin, James de Finney, Jean Morency et Denis Bourque retracent l'histoire des relations littéraires Québec-Acadie (1859-1908). Ils examinent l'influence qu'exerce le Québec sur l'Acadie en matière de pratiques associatives, le développement de modes de socialisation mieux adaptés au contexte acadien, comme les conventions nationales, les réseaux de correspondance et la presse, puis finalement le rôle de quelques Acadiens au sein d'associations littéraires du Québec et du Canada français. L'étude des réseaux québéco-acadiens leur permet ainsi de mesurer les ressemblances mais aussi les différences entre la vie littéraire au Québec et en Acadie.

Il est à souhaiter que ce dossier suscitera des recherches ultérieures sur les lieux et les réseaux de sociabilité littéraire, sur leur structuration, sur leur mode de fonctionnement et sur le rôle déterminant qu'ils exercent dans le circuit des créateurs littéraires au Québec. En 1938, Jean Bruchési écrivait à juste titre: «Les sociétés littéraires traduisent à leur manière les préoccupations de l'esprit dans une société. L'histoire des lettres, ou l'histoire tout court, ne peut pas les ignorer².» En 1968, Robert de Roquebrune estimait pour sa part que «si la culture française est demeurée vivante dans cette française province de Québec, c'est beaucoup peut-être par ces petits cénacles de jeunes gens qui ont toujours existé chez nous depuis cent cinquante ans. Minces et obscures sources d'influence qui n'ont pourtant pas été sans valeur³». Au lecteur maintenant d'en juger.

-
2. Jean Bruchési, «Nos sociétés littéraires» dans le 2^e Congrès de la langue française, *Mémoires*, tome I, Québec, 1938, p. 411.
 3. Robert de Roquebrune, *En cherchant mes souvenirs, 1911-1940*, Montréal/Paris, Fides, 1968, p. 97.